

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La poudre et la neige

**Saint-Mars, Anne Gabrielle de Cisternes de Courtiras de Poilloüe
de**

Paris, 1859

IV. Les chevaliers de la Table-Ronde

urn:nbn:de:hbz:5:1-25481

n'aurait aimé en vous que le roi ; elle aurait dépensé en quelques mois des millions, car son faste est prodigieux ; et puis, elle n'entend rien aux affaires, elle eût voulu s'en emparer : jugez quels désordres de toute espèce !

— Oui, je vois que je l'ai échappé belle ! Vous, si dévouée, si économe ; vous qui vous tenez à l'écart de tout ce qui est gouvernement ; je ne vous remplacerais jamais. Vous m'aidez de vos conseils, et je reste le maître chez moi, c'est tout ce que je puis désirer au monde. Il paraît qu'elle compte épouser le duc de Nivernais, cette petite marquise ?

— Oui, Sire, elle l'adore ; elle l'eût trompé pour vous. Ce pauvre duc en serait mort.

— Et je ne veux pas de ces choses-là. Un vieux serviteur, je ne me le serais pas pardonné. »

IV

LES CHEVALIERS DE LA TABLE-RONDE

Deux jours après le voyage de Marly la marquise était seule dans son cabinet, lorsque la porte dérobée s'ouvrit. La jolie tête du vicomte de Pocey se montra à moitié, et une voix bien douce demanda :

« Puis-je entrer ? »

— Entre, entre, mon charmant vicomte, entre ; personne ne nous troublera, et j'ai mille choses à te dire. »

Le vicomte ferma la porte, s'approcha de la marquise, prit un siège à côté d'elle, et commença à jouer avec les rubans de son déshabillé.

« Comme tu as été longtemps à Marly ! lui dit-il.

— Je t'assure que j'y suis restée malgré moi ; mais puisque le roi y était, il fallait bien y être. Et puis n'avais-je pas toutes ces affaires à conclure ? Cela m'a donné beaucoup de peine, va !

— Conte-moi tout, cela m'amusera. Tu as donc fait de la diplomatie ?

— De la diplomatie avec le roi de France, rien que cela ; tu sais le commencement, mais ce que tu ne sais pas, c'est l'admirable moyen inventé par la marquise pour me tirer d'embarras.

— Lequel, s'il te plaît !

— Elle me marie.

— Elle te marie ! Ah ! ne plaisantons pas !

— Elle me marie, elle me fait duchesse, elle me comble de bienfaits !

— Tu as accepté ?

— Pas absolument ; j'en ai l'air, c'est tout ce qu'elle demande.

— Et quel est l'heureux mortel... ?

— Le duc de Nivernais.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria le vicomte en riant aux éclats, le tour est bon ! Le duc de Nivernais qui t'adore, dont tu te moques depuis six mois.

— Il est radieux, et il y a de quoi. M^{me} de Pompadour l'a fait venir ; elle lui a dit qu'elle était chargée par moi d'une mission délicate ; que le roi me poursuivait, que j'étais honnête et sage ; que je consentais à l'épouser, à la condition qu'il irait déclarer au roi nos engagements, qu'il le supplierait de me laisser dans mes devoirs, qu'il le lui demanderait au nom de l'honneur et du dévouement d'un vieux serviteur. Le roi, qui avant toute chose est un bon et loyal gentilhomme, a été touché jusqu'aux larmes ; il a promis de me respecter, de ne point me retirer sa faveur et de bénir mon union avec M. le duc de Nivernais, qui lui donnait une si belle preuve de confiance.

— Voilà qui n'est pas maladroit !

— Sans doute, mais le duc à présent me croit obligée de lui donner ma main, il y compte, il m'accable de ses ravissements et de ses madrigaux.

— Dans le fait, je ne vois pas trop le moyen de faire au-

trement, puisque le roi a été officiellement prévenu de ce mariage.

— Mon cher ami, les mariages se rompent à l'autel, et celui-là n'ira pas si loin, je te le jure.

— Ce n'est cependant pas un mauvais parti. Et comment a été le roi pendant le reste du voyage ?

— Il avait son parti pris de générosité, il s'est montré plein de bonne grâce. Il a été amant rebuté et respectueux comme s'il en avait l'habitude.

— Et lui ?

— Lui ! Il garde une contenance si étrange qu'il n'y a pas moyen de l'animer. Je crois pourtant qu'il m'aime. Il ne le dit pas, il le montre malgré lui, puis tout à coup il devient froid et composé.

— Comment a-t-il accepté le duc de Nivernais ?

— Je l'ignore. C'est bien assez du roi, pour exciter sa jalousie. Il est jaloux, vicomte, et il ne veut pas être amoureux.

— Laissons venir le temps, ma chère belle ; j'ai d'ailleurs des nouvelles à t'apprendre, si tu veux m'écouter à mon tour. Peut-être vas-tu trouver que tes soupirants se déclarent assez comme cela, et même le beau marquis de Montcalm. Les hommes sont de singulières créatures !

— Que sais-tu donc ? Voyons, je t'écoute.

— Hier matin, quelques officiers aux gardes, cinq ou six courtisans, dont était le marquis de Montcalm, allèrent de Marly à Ruelle, avant que le roi eût donné l'ordre. On ne savait encore ce que l'on devait faire dans la journée, ces messieurs entrèrent au cabaret et se firent apporter une espèce de déjeuner. Ils commencèrent par boire, en riant, à la santé de leurs maîtresses, et enfin, un peu échauffés par un certain vin blanc, ils se sommèrent mutuellement de nommer la dame de leurs pensées. Deux mousquetaires, qui menaient la bande, commencèrent d'abord. L'un déclara la duchesse de la Ferté, l'autre la marquise de Vauconcelle.

— Je gage que c'est le petit Ravennes !

— Justement. A ton nom, quatre des assistants se récrièrent à la fois et revendiquèrent la priorité, ou pour mieux dire la propriété, chacun pour leur compte. Ce fut en un instant un tapage à ne plus s'entendre ; ces messieurs étaient tous plus ou moins gris et ne souffraient pas la plaisanterie. Un seul ne disait rien, et nul ne faisait attention à lui ; mais pâle et mordant ses lèvres, il paraissait supporter impatiemment ces débats. Tout à coup le chevalier de Ravennès s'écria : « Puisque nous sommes si nombreux, Messieurs, il y a un moyen bien simple de diminuer les concurrents. M^{me} de Vauconcelle n'a jusqu'ici choisi personne, nous sommes égaux devant ses rigueurs ; si elle nous laisse à tous l'espérance, elle ne nous laisse que cela. Choisissons-nous à chacun un adversaire. Celui qui sera vaincu se retirera de bonne grâce. Les vainqueurs se battront ensuite ensemble jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul, qui doit être sûr de réussir. La chance est égale, ainsi personne n'aura à se plaindre. Quant à ceux qui ne sont point dans cette chevalerie et qui s'aviseraient de soupirer pour notre idole, exterminons-les sans pitié ! Il ne doit y avoir d'autre élu que le nôtre. » Des cris d'approbation s'élevèrent de toutes parts. Il y eut une espèce de serment prononcé sur les bouteilles vides, et ton nom monta jusqu'aux nuages, au milieu des libations les plus répétées.

« — A propos, Messieurs, interrompit tout à coup un de tes féaux, lequel de nous se charge de remettre un cartel à Sa Majesté Louis XV ?

« — Le roi ! c'est vrai, nous n'y pensons pas. Il est amoureux de la marquise.

« — Il ne l'est plus.

« — Si.

« — Non !

« — Le plus sage est de ne pas nous en occuper. Le roi a toujours été hors la loi.

« — Eh bien, Messieurs, que diriez-vous si, avant de vous laisser commencer vos duels, un seul homme vous défiait tous? demanda le marquis de Montcalm en se levant avec tranquillité.

« — C'est impossible!

« — C'est possible, car cela est. Moi Louis de Saint-Véran, marquis de Montcalm, je me battrai avec vous six, l'un après l'autre, pour vous apprendre à compromettre ainsi le nom d'une femme de qualité. Je ne suis point amoureux de M^{me} de Vauconcelle, je ne lui ai jamais présenté le moindre hommage, mais je ne puis supporter que devant moi on traite une dame de la cour comme une fille de l'Opéra. La marquise n'a ni mari, ni frère, je prendrai sa défense, quelque désintéressé que je sois dans la question. C'est un devoir d'honnête homme. »

« Il a fait cela! Est-ce bien sûr? s'écria M^{me} de Vauconcelle.

— Il a fait mieux, il s'est battu hier et aujourd'hui, et il a mis ses adversaires hors de combat, sans recevoir une seule égratignure. Je tiens ce récit de lui-même, lorsque j'ai voulu profiter de l'occasion pour connaître ses sentiments à ton égard.

« — Vous êtes donc amoureux d'elle? lui ai-je répondu.

« — Non, je ne veux pas l'être, a-t-il repris vivement. Ce n'est pas de l'amour, c'est de la justice. »

« Je te laisse à juger, mignonne, si cette justice-là ne te paraît pas un peu partielle. Voilà ce que j'avais à te raconter, et j'espère que mes nouvelles en valent la peine! »

M^{me} de Vauconcelle regarda le vicomte comme si elle ne pouvait en croire ses paroles.

« Je ne reviens pas de ma surprise, murmura-t-elle, lui, se battre pour moi, avec six hommes! Il faut empêcher cela, il le faut à tout prix; il en a blessé deux, mais il finirait certainement par l'être à son tour.

— Cela est très probable, d'autant plus que Ravennes,

avec lequel il doit se mesurer demain , est d'une adresse très dangereuse.

— Que faire alors ? que faire ?

— C'est très embarrassant , je ne sais quel conseil te donner : ma foi , laisse-les battre ! Tu connais le vers de la comédie :

Qu'un amant , mort pour nous , nous mettrait en crédit !

— Les autres , oui ; mais lui !

— Ma chère marquise , c'est ta faute ; tu es d'une coquetterie monstrueuse : ils espèrent tous , et ensuite ils veulent toujours espérer.

— Mais lui ! te dis-je , lui , Montcalm ! je t'assure que je l'aime !

— Eh bien ! il fallait le dire.

— Et si je le disais maintenant !

— Le dire à qui ?

— A lui , aux autres , à tous !

— Cela me paraît difficile , puisque lui soutient qu'il ne t'aime pas ; il est vrai que je n'en crois rien.

— Il n'y a que toi au monde qui puisse arranger cela. Je vais écrire au marquis.

— Après ?

— Je lui avouerai dans cette lettre que j'ai deviné son amour , que je lui défends de pousser plus loin ces combats qui me font frémir ; que quant à ses rivaux , puisqu'ils ne se battent que pour décider mon choix , le choix est fait , c'est lui , et ils doivent dès lors le respecter.

— Ils ne s'en fâcheront que de plus belle : d'ailleurs , tu ne penses pas à ce que tu dis ; si tu écris cela au marquis , il faudra l'épouser.

— Je l'épouserai.

— Et le roi ? et le duc de Nivernais ?

— Ah ! tu as raison.

— Et puis , de bonne foi , as-tu donc tant d'envie de te

remarier ? es-tu si pressée ? C'est si beau d'être veuve et libre , quand on est jeune et belle , toutefois ! »

M^{me} de Vauconcelle ne répondit pas, elle réfléchissait.

« Si je prévenais M^{me} de Pompadour, et qu'elle obtînt du roi de défendre ces duels ?

— Tu ferais mettre ces malheureux à la Bastille , en récompense de leur amour : c'est très charitable.

— Eh bien , alors , je ne sais plus qu'imaginer ! je ne veux pourtant pas qu'on me le tue. »

Un bruit de voix se fit entendre dans l'antichambre.

« On vient , qu'est-ce cela ? Je t'en prie , Camille , ne ris pas et cache-toi.

— Je fais mieux , je m'en vais aux nouvelles ; je t'en donnerai dès que j'aurai pu en recueillir.

— Va ! va ! je t'en supplie. »

Le jeune homme disparut, et il était temps : on annonça M^{me} la maréchale duchesse de Mirepoix et M^{me} la duchesse de Boufflers. La marquise se leva et alla au devant d'elles , de l'air embarrassé d'une coupable : toutes deux la saluèrent affectueusement, mais avec une nuance de *condolérance*, si je puis m'exprimer ainsi.

« Comment cela va-t-il, mignonne ? demanda la duchesse ; vous devez être bien souffrante.

— Mais, Madame , pas du tout ; et pourquoi le serais-je ?

— Vos fatigues du voyage de Marly et ces horribles ennuis qui vous arrivent.

— Quels ennuis donc ?

— Ces duels , ce marquis de Montcalm qui vous compromet , ces jeunes fous qui mettent votre nom dans toutes les bouches.

— Vous êtes bien sévère pour ces messieurs et bien pitoyable pour moi , Madame la duchesse : tout cela sont des folies ; je ne croirai jamais que des hommes à qui je n'en ai pas donné le droit se disputent ainsi un cœur qui ne leur appartient pas.

— Je viens de chez la marquise : le roi est furieux, il envoie ce soir M. de Montcalm à la Bastille.

— A la Bastille ! répéta M^{me} de Vauconcelle en pâlisant, et sous quel prétexte ?

— Sous le prétexte qu'il s'est battu deux jours de suite, qu'il a blessé deux gentilshommes, qu'il doit encore en provoquer quatre, et que les lois du royaume défendent ces choses-là. Il me semble que c'est bien assez.

— De sorte que voilà ce pauvre Montcalm à la Bastille pour l'éternité peut-être, continua la duchesse de Boufflers ; nous en sommes toutes désolées. »

La marquise pâlisait et rougissait alternativement. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait embarrassée et hors d'état de prendre une décision.

« On ne parle que de vous à la cour, belle marquise, vous avez un succès prodigieux. Mais aussi vous ne manquez pas d'ennemis, je vous assure. Vous êtes accusée de tous les crimes possibles ; on vous donne en ce moment huit amants bien comptés, et un mari, le duc de Nivernais, qui se trouve étonné de cette célébrité, et qui s'en passerait peut-être.

— Eh ! mon Dieu ! Madame, il est le maître de se retirer, ce n'est pas là ce qui m'occupe. C'est ce pauvre M. de Montcalm, si noble, si généreux ! Comment le sauver ?

— Vous seule le pouvez, marquise ; parlez au roi, parlez-lui au nom de votre réputation compromise ; il est homme d'honneur, vous le savez, il tient à sa noblesse, il vous écouterait. »

Une larme de dépit trembla dans les longs cils de M^{me} de Vauconcelle. Ces *bonnes amies* la gênaient. Elle ne voulait pas se laisser aller devant elles à ce qu'elle éprouvait, elle craignait leurs consolations, leurs railleries et jusqu'à leurs conseils. Son valet de chambre vint lui dire, au milieu de cette conversation, que M. le duc de Nivernais lui demandait un moment d'entretien.

« A l'autre ! pensa-t-elle.

— Recevez-le, recevez-le, vous devez le recevoir ; nous vous laissons, ma toute belle. Je reviendrai demain savoir où vous en êtes. Croyez que je prends bien part à tout cela. Mais aussi, quand on a fait tant de légèretés et qu'on en peut sortir si glorieusement, comment le refuse-t-on ? Oh ! vous êtes bien folle, ma chère enfant », répétait la maréchale en s'en allant.

M^{me} de Boufflers, moins liée avec Sylvie, mettait plus de mesure dans ses paroles ; il était facile d'y démêler du dépit et une sorte de regret. On prétendait que M. de Montcalm était *fort de ses amis* et qu'elle avait longtemps régné sur ses pensées. M^{me} de Vauconcelle accompagna ces dames en donnant ordre que l'on introduisît le duc de Nivernais.

C'était un beau vieillard de plus de soixante ans, galant et spirituel, musqué, agréable, mais très fat, très content de lui, à cause de cela même facile à duper, et l'on ne s'en gênait pas à la cour. Son aspect rendit à M^{me} de Vauconcelle l'aplomb qu'elle avait perdu. Par suite de sa légèreté ordinaire, elle ne vit dans cette entrevue qu'une plaisante mystification, et elle se promit d'en tirer tout le parti possible. Le duc entra grave et compassé, il salua d'un air tragique et prit le fauteuil qu'elle lui montra, absolument comme s'il allait s'asseoir au parlement, dans les rangs de nos seigneurs les pairs de France.

« Depuis deux jours, Madame, dit-il, je sollicite de vous l'honneur d'un entretien particulier. Vous m'avez constamment refusé. J'en conçois à peu près le motif. Ce que vous m'avez fait dire par la marquise, et que vous n'osiez me dire vous-même, m'a prouvé tout le bon goût de votre retenue. J'avais pourtant bien à cœur de vous remercier, de me mettre à vos pieds. Oh ! Madame, quelle femme vous êtes ! Repousser le roi, si honnêtement, à votre âge et avec votre beauté ? Pas une autre à la cour n'en eût fait autant.

— Monsieur le duc, vous me confusiez !

— Aujourd'hui une circonstance très grave se présente, qui a dû changer vos idées; vous avez compris qu'il était nécessaire de nous voir.

— Une circonstance très grave dont je suis victime, et à laquelle je n'ai aucunement donné lieu, je vous prie de le croire.

— Je le sais, Madame la marquise; je vous prie de croire aussi que je viens vous offrir encore ma main et mon nom, et qu'on ne vous offensera plus lorsque vous le porterez.

— Cette preuve d'estime m'est bien chère, Monsieur, elle me console de beaucoup de douleurs, interrompit la jeune femme d'un air attendri.

— Il me restait une seule chose à faire, c'était de solliciter la grâce de M. de Montcalm, je l'ai demandée au roi.

— Vous avez fait cela?

— Oui, il faut qu'il sorte de la Bastille, parce qu'il faut que je le tue.

— Comment! que dites-vous, Monsieur le duc?

— Je vous le dois, Madame, je me le dois à moi-même, je ne puis faire autrement.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Vous m'avez remis votre honneur, votre honneur est devenu le mien; et que penseriez-vous de moi si je ne savais défendre ni l'un ni l'autre?

— Chacun sait, Monsieur, ce que vous êtes; on ne soupçonnera pas...

— Il ne suffit pas qu'on le sache, il faut encore qu'on ne l'oublie jamais.

— Si j'avais l'honneur d'être votre femme, cela serait tout simple; mais à présent...

— N'est-ce pas comme si vous l'étiez?

— Pas tout à fait, répondit-elle en souriant.

— N'ai-je pas donné ma parole? n'avez-vous pas donné la vôtre?

— C'est-à-dire, Monsieur le duc, que je vous ai pris

pour sauvegarde vis-à-vis du roi, que je me suis mise à l'abri de votre nom pour décliner l'honneur déshonorant qu'il voulait me faire; si j'en avais connu un plus noble, je l'aurais choisi; mais je ne me suis point engagée encore irrévocablement, j'ai besoin de réfléchir.

— Ne m'avez-vous pas laissé entendre que vous m'aimiez, Madame? »

La marquise faillit éclater de rire, malgré la gravité de la circonstance.

« Monsieur le duc, ces choses-là...

— Ces choses-là se disent à son époux, et quelquefois à d'autres malheureusement. N'en rougissez pas, Madame la marquise.

— Comment me tirer de là? pensait Sylvie; il ne veut entendre à rien, et lui dire en face que je ne l'aime pas, après tant de bons procédés, ce serait bien mal!

— Vous approuvez, j'espère, ma démarche à l'égard de M. de Montcalm?

— Oui, certainement, il doit quitter la Bastille, mais après il sera plus généreux de ne point le rechercher en duel; pensez-y donc, un duel! c'est un éclat, un scandale: il n'y en a déjà que trop! »

Ils restèrent à causer longtemps de la sorte. La marquise eut besoin de toute sa finesse pour ne pas rompre en visière à son vieil adorateur, et pour ne pas cependant lui donner de parole positive. Il la quitta sans avoir voulu rien rabattre de ses prétentions belliqueuses, et enchanté de la future duchesse.

« M^{me} de Pompadour peut seule me venir en aide, se dit M^{me} de Vauconcelle; c'est pour elle que je suis dans ce chaos, elle doit m'en retirer saine et sauve. Voir le roi! ce serait trop dangereux. Il faudrait donc lui avouer notre supercherie; il croirait alors que je me suis moquée de lui, de ce respectable seigneur; il ne me le pardonnerait pas. Non, M^{me} de Pompadour seule... J'y vais. »

Elle demanda des chevaux, passa à la hâte le premier

costume venu , et se fit conduire au château de Versailles. M^{me} de Pompadour ne la fit pas attendre, et ordonna qu'on l'introduisît aussitôt qu'elle fut annoncée.

« Je sais pourquoi vous venez , Madame , dit la favorite , je suis dans un embarras affreux ; voilà un incident auquel je ne m'attendais pas , je ne me doutais pas que M. de Montcalm eût des droits aussi certains à votre amour.

— Il n'en a pas le moindre , Madame , car avant cette escapade , j'ignorais même qu'il fût amoureux de moi.

— Le duc de Nivernais prendra sans doute fort mal cet éclat , et toutes nos mesures vont être rompues.

— Au contraire , il le prend trop bien ! Il veut absolument m'épouser tout de suite. Il a demandé au roi la grâce de M. de Montcalm , afin qu'il eût la satisfaction de le tuer.

— Eh bien ! que voulez-vous de plus ?

— Je ne veux pas l'épouser ; je veux que M. de Montcalm sorte de la Bastille , mais je ne veux pas qu'il le tue.

— Ah ! c'est différent. Et d'où vient tout cela ?

— Cela vient de ce que j'aime M. de Montcalm , et que si jamais j'épouse quelqu'un , ce sera lui.

— Et ce beau mystérieux de l'autre jour ?

— C'était lui , dont je ne me croyais pas aimée.

— Je ne vous cache pas que le roi est fort irrité. Le petit caprice qu'il a eu pour vous , et que vous n'avez pas satisfait , l'a mis de mauvaise humeur contre vos soupirants. Il vous passe ce bon duc , parce qu'il a soixante ans ; mais les autres , je ne sais pas jusqu'à quel point il les supporterait.

Alors , pour trancher la difficulté , je vais m'en aller à ma terre , il m'oubliera plus vite , et les autres aussi.

— Vous n'auriez peut-être pas tort.

— Pendant ce temps vous tâcheriez d'ouvrir à ce pauvre marquis la porte de sa prison. Songez , Madame , que si j'avais écouté *vos amis* , les miens ne seraient pas persécutés.

— Et je n'oublierai pas ce service. Laissez-moi faire, j'essayerai tous les moyens.

— Si vous pouviez en trouver un pour me débarrasser du duc et de sa *durandal* !

— Si vous aviez vu sa joie lorsque je lui ai raconté de votre part tout le bonheur qui l'attendait, lorsque je lui ai assuré que vous l'aimiez, et que vous n'osiez pas le lui avouer à lui-même.

— Mais qui vous a donné cette idée-là ?

— Richelieu, qui n'est jamais au bout de ses inventions. Il a vu mes inquiétudes, et il m'a inspiré le moyen d'en sortir.

— A mes dépens.

— Oh ! nous savions bien que cela ne vous engageait à rien. Vous étiez toujours libre de nous démentir ; on ne marie pas les gens malgré eux.

— Si je voyais le roi moi-même, si je me jetais à ses pieds, si je lui avouais tout ? reprit la marquise rêveuse.

— N'en faites rien, pour l'amour du ciel ! à moins que vous n'ayez le projet de me désobliger. »

Une porte se ferma au fond de l'appartement. M^{me} de Pompadour tressaillit ; mais avant qu'elle eût pris un parti quelconque, M^{me} du Hausset ouvrit la portière et annonça :

« Le roi ! »

V

LOUIS XV

Les deux femmes se levèrent, mues par une habitude involontaire, et la révérence de M^{me} de Pompadour fut tout aussi profonde que celle de Sylvie. Le roi leur rendit gracieusement leur salut, mais une teinte de mécontentement se répandit sur son visage à l'aspect de M^{me} de Vauconcelle.

« Vous me paraissez bien portante, Madame, lui dit-il ;